

Le syndrome d'Astérix

Pierre Yergeau

Number 85, Spring 2000

Les repoussoirs littéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yergeau, P. (2000). Le syndrome d'Astérix. *Moebius*, (85), 69–72.

PIERRE YERGEAU

Le syndrome d'Astérix

La surface du globe est couverte de bouts de phrases rafistolées. Signées ou anonymes. Un Romain perdu dans une bourgade africaine. Un Californien à l'entrée de Silicon Valley. Et des histoires en neuf tomes.

Un J.B. love B.D. Un ressentiment. Des fantômes qui dansent! Des signes sur un mur, un écran, dans une revue deviennent des intermédiaires entre nous et les autres. Entre les autres en nous?

Dans la mascarade du temps humain, l'histoire cache son vrai visage.

Cette bibliothèque que nous nous construisons, taguée sur les viaducs des autoroutes, griffonnée sur le Net, ne participe plus du sacré. De l'illusion que les mots sont le reflet essentiel des grimaces de nos dieux ou de nos sorciers!

Des phrases, en équilibre sur la ligne d'horizon, repèrent en nous ces zones troubles où un excès de sens nous confronte. De chacun je ne connais que ce que je peux déchiffrer.

À Londres, j'ai découvert ce curieux auteur du dix-huitième siècle, Thomas Stern Lawrence. J'ai cru comprendre ceci: l'ambition d'un livre est de se substituer au monde. Idéalement, de le reprendre depuis le début, en oblitérant sa propre quête de sens pour ne maintenir que ce seul désir, impossible, de possession. Alors que le graffiti a l'ambition inverse, assez touchante, d'écrire sur le monde.

C'est pourquoi, sans doute, un auteur aussi rébarbatif que le marquis de Sade devient, par un curieux détour, la figure emblématique d'une nouvelle crucifixion: l'écrivain emprisonné qui gribouille un jeu de pantomime.

Adolescent, j'ai essayé d'être disponible au monde, au sens très gidéen du terme. Dans cette attitude de l'apprenti écrivain, dans ce terrain où l'obsession de la mort, du temps qui passe, des choses tuées ou redites n'était rien de plus qu'une façon de m'ouvrir au langage et d'en faire le fondement de mon univers.

Chacun ne véhicule, évidemment, qu'une part infime du sens du monde. Lorsque je lis, j'essaie de convertir des faits linguistiques, qui se présentent comme des corps étrangers, à l'intérieur d'une topographie qui m'est familière. Je suis aussi traversé par des voix que je ne reconnais pas.

Le mode du repoussoir, ou le syndrome d'Astérix, est celui de la cause négative, contre laquelle s'érige une conscience qui souhaite accéder à un nouveau savoir. Dis-moi qui tu repousses et je te dirai qui tu es (qui tu hais)? Dis-moi qu'il existe de véritables auteurs (les Immortels de Hermann Hesse) à la recherche de l'Inédit, de la Beauté ou du Sacrilège.

Je ne sais pas. Il y a derrière cela une telle certitude. Alors que, comme le prétend Nabokov ou Kundera, la base même du roman est l'ironie et le doute. Et le désir de tout absorber, d'aspirer vers l'intérieur le meilleur et le pire. Non seulement les divers genres littéraires, comme le souhaitait Virginia Woolf. Mais aussi des phrases entendues dans un wagon de métro, des bouts de scénario d'Hollywood ou de l'Inde, des clichés, le langage de la gourmandise et de la jouissance, des cascades, des personnages tirés de la rue ou des musées de cire, de la pluie, du déluge, des bouts de chansonnettes et des sacres, des *jokes* plates, des trahisons, des marionnettes, des objets perdus, jusqu'à ce que s'accomplisse enfin la représentation la plus juste de la *Vita Nuova*. Que le spectacle recommence!

Il y a une différence fondamentale entre la lecture critique et le repoussoir. La première répond à une certaine grille d'analyse (herméneutique, narratologique, sociohistorique, marxiste, sémiologique, féministe, etc.), et tend à établir l'Ordre à l'intérieur de l'Institution. Chassons l'intrus! Non, mais pour qui il se prend, celui-là? C'est, en quelque sorte, l'attitude du garçon coiffeur,

qui évalue les piétons déambulant devant la vitrine de sa boutique selon leur coupe de cheveux. Le hobby des anthologistes.

Le repoussoir, quant à lui, participerait d'un certain mal de vivre, d'un manquement primordial dans la constitution de l'identité de l'écrivain à la recherche de l'Idéal du Moi. Comme si celui-ci se trouvait en constante crise d'adolescence et devait s'élever dans la confrontation contre ses pères (ses pairs)? Tel poète ne pourra supporter une prose poétique (quelle menace!). Un journaliste aura horreur de ces auteurs «qui se regardent écrire», qui prétendent à une «écriture», et vice-versa. Un auteur qui a la naïveté de croire à l'objectivité repoussera toute trace d'un discours intérieur. Un autre, ayant la constitution fragile, ne pourra supporter un épanchement de bile ou de tripes, et l'écrivain de génie ou l'universitaire frustré ne liront plus que les auteurs morts, moribonds ou résidant dans des contrées lointaines. Allumons des cierges aux Élus et aux Démon! D'ailleurs, certains auteurs ont résolu la question: ils ne lisent plus!

Dernièrement, à Québec, dans la Ville Fortifiée qui conserve vaillamment le statut du village gaulois d'antan, lors d'une interview donnée à l'Université Laval, je me suis vu prononcer des Hénormités. C'est sorti de moi sans que je ne puisse les retenir. Une de ces erreurs de parcours où le sens de la modestie et des justes valeurs a foutu le camp. Un horrible petit guignol est sorti de mon sac. Peut-être suis-je tanné de le retenir sans cesse. Qu'il sorte et qu'il dise enfin merde à la face du monde!

Ce ne sont pas tant des auteurs que des idéologies qui sont mes repoussoirs. Celle du mythe du Village Global ou de l'auteur qui écrit pour l'Histoire. Celle de la Beauté Intérieure, de la Conquête de l'Espace, du développement de l'Intelligence et des Sentiments Artificiels, de la Sélection Génétique sur Internet, du Monde Libre, de la Scientologie, du Bon Vieux Temps, de la Loterie, de la Rectitude Politique, du Livre Sacré, de l'Univers qui pivote comme un ballon de basket sur le doigt de Dieu ou de Victor Hugo!

Y a-t-il, demandais-je, une différence si grande entre les fresques de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, commanditées par une Église corrompue, et Ronald McDonald qui nous invite si drôlement à manger des hamburgers? Une différence de goût? D'un côté, le sommet d'un art plastique, une virtuosité admirable qui cherche à embrasser l'aspect divin et sensuel du monde dans des bleus argentés, des visages de dieux désabusés, des arabesques où se cristallise le mouvement même de l'espace, et qui remplit le vide entre les corps d'un langage ou d'un silence nouveau; de l'autre, un personnage grotesque au sourire immuable, qui se dresse avec une magnificence un peu triste au sommet des chaînes de restauration, immense poupée gonflable qui semble offrir un asile aux fous et aux tueurs en série. Dans les deux cas, une même idéologie dont le roman, il me semble, ne fait que nous inviter à nous méfier.

Ainsi, j'espère un jour avaler les formes et évacuer de façon critique les contenus. Toutes les formes, produites par ces peintres ayant saisi le rayonnement grisâtre qui jaillit du brouillard, ou par ces cinéastes aux personnages muets, dont les émotions éclatent avec une brusquerie comique. De ces grands volumes inondés de paroles, où les phrases ont la cadence d'un labour; ou de ces petits in-quarto qui cherchent à cristalliser un idéal disparu, un amour, une harmonie, une errance; et de ceux élevés à la gloire de l'Art ou de Levi's. Et de me méfier de qui prétend que la forme et le contenu ne font qu'un. Vous l'ai-je déjà dit? J'M Michel-Ange!

Le repoussoir est un moyen de justification, une sorte de haine narcissique envers ces matériaux romanesques, ces résidus sémantiques, ces affiches qui insinuent en nous un désir ou un manquement que l'on se refuse à reconnaître, ces vidéoclips qui nous parlent un langage insensé. Nous ne sommes pas seuls à regarder les chats et les chiens, les étoiles, les amants sur les ponts, les fous et les sages. Astérix souffrirait-il de paranoïa? Quittons notre village et devenons des nomades.